

A Batons Rompus

Dans l'angle d'un salon, l'autre après-midi, alors qu'un élégant raout battait son plein, j'essayais concieusement d'oublier la couleur noire de l'encre et l'odeur âcre du papier à copie, dans la contemplation d'une assiette de crème rose et blanche, quand je fus arrachée à la douceur de mes songeries par la voix d'une dame qui me disait :

—Que pensez-vous, Françoise, des jeunes messieurs qui, au lieu de faire des visites, envoient leurs cartes par la poste, au jour de l'an.

—Je ne m'en plaindrais pas, madame, fis-je distraitemment et sans un grain de malice. Décidément, ce blanc et ce rose sont choses si jolies que je voudrais les adopter pour couleurs mes pensées. Mais l'œil indigné de mon interlocutrice me rappela soudain au sentiment de la situation présente.

—Serait-il possible, repris-je, que dans une maison où il y aurait des jeunes filles à marier, les messieurs envoyassent leurs cartes au lieu d'aller en personne déposer de tendres hommages ? Existeraient-ils de pareils monstres en notre beau Canada ?

J'avais tort de plaisanter. Vous allez voir.

—Riez, si vous voulez, reprit la dame. N'empêche que nous avons bien quelque droit d'exiger de ces messieurs un peu plus de déférence. Ne sont-ils pas reçus dans nos salons avec un très flatteur encouragement...

—Il est de fait, dis-je, que rien ne saurait être ni plus encourageant, ni plus flatteur que l'accueil qui leur est donné.

—Ne sont-ils pas de toutes les fêtes, de toutes les parties de plaisir. Ne les approvisionnons-nous pas copieusement de nos meilleures pâtisseries, ne les abreuvons nous pas libéralement des plus fines de nos liqueurs ? Et pour reconnaître tant de politesses, ils ne font rien, absolument rien. Dans la plupart des circonstances, ils ne sont pas même polis, et pour se débarrasser des visites obligatoires, pour n'avoir pas à se déranger, ils nous adressent de minces petits cartons blancs. Ah ! quelle différence avec mon temps !

—Madame, dis-je à mon tour, tout à fait saisie et pénétrée du ton solennel et tragique de mon interlocutrice, voulez-vous me permettre de vous définir la différence qu'il y a entre les jeunes gens de votre temps et nos contemporains ? De votre temps, les jeunes messieurs connaissaient leur devoirs envers les jeunes filles et on les leur laissait accomplir. De nos

jours, ils le connaissent encore, mais ils se sont aperçus qu'ils pouvaient y manquer sans en souffrir aucunement. De votre temps, on exigeait des égards ; en celui-ci, on leur en prodigue tant qu'il ne leur reste plus le loisir de nous en donner. Ce sont ces messieurs maintenant qui, au lieu de faire des politesses, les attendent de la part des jeunes filles. Et ils n'ont pas à les attendre longtemps, car ces demoiselles et ces dames sont aux attentions, aux petits soins auprès d'eux. Elles les amusent, elles allument leurs cigares, elles leur servent à manger, elles leur versent à boire. Dans la rue, elles vont les chercher du regard, dans le salon de la maman, ils ont le meilleur fauteuil. Lors même qu'ils omettent de faire une visite, on les invite tout de même, on les en prie de la voix, par lettre ou par le téléphone. Autrefois, un jeune homme n'était pas demandé dans une maison avant qu'il n'y eût préalablement fait une visite en bonne et due forme. Aujourd'hui, on demande des messieurs qu'on ne connaît même pas... Qu'y a-t-il donc d'étonnant que le respect des convenances se perdent avec la dignité féminine. Nous en sommes rendues à ce point que ces jeunes messieurs ont à se défendre—ils s'en plaignent même, croyez-le,—des avances des demoiselles d'aujourd'hui et, il y a de quoi frémir quand on songe à ce que de respectables mères de famille pardonnent, de nos jours, à un bon parti.

* * *

Il m'était doux après cette violente sortie de retourner à la crème blanche et rose qui m'attendait sur mon assiette. Je n'y avais pas plutôt plongé ma cuillère qu'une autre petite madame vint me relancer.

—Partez donc en guerre, je vous prie, me dit celle-ci, contre les caricatures grotesques de Timothée et du Père Ladébauche. C'est inouï qu'on puisse publier des journaux avec des horreurs pareilles qui gâtent le goût du public et nous rendent ridicules à l'étranger.

Si l'on voit dans ce français iroquois du Père Ladébauche, notre littérature nationale, il n'est pas étonnant qu'on ne sépare pas les Canadiens de l'idée des Sauvages. Et les enfants qui copient tout ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent ont tôt fait d'adopter un pareil langage. L'autre soir, mon bébé de cinq ans, fâché qu'on le mit au lit quand il ne le voulait pas, a répété à plusieurs reprises le juron du père Ladébauche...

Quant à Timothée, dans une église de cette ville, un de ces dimanches, un théologien de renom faisait un sermon très sérieux sur une des vérités de la

religion, quand il lui arriva, au cours de la prédication, de dire : au contraire. Aussitôt un frémissement secoua l'auditoire. Tout le monde sourit, le prédicateur lui-même, interloqué, reste court. Non, vraiment, Timothée et Ladébauche passent à l'état de scie. A tous les points de vue, ce sont des personnages néfastes et insupportables. N'est-ce point aussi votre avis ?

Je fis avec la tête un grand signe affirmatif, la bouche trop pleine pour parler de crème blanche et rose.

FRANÇOISE.

Comment fut composé le "Noël" d'Adam.

... A l'époque où se reportent mes souvenirs, les soirées artistiques et mondaines de M. Magnan—riche propriétaire du Gard—étaient célèbres. Le poète Placide Coppeau y disait des vers et Mme Emily Laurey, cantatrice distinguée, ayant été même, disait-on, élève d'Adolphe Adam, y charmait un cercle de privilégiés par l'éclat de son réel talent.

Donc, en l'an de grâce 1845 peu de jours avant les belles fêtes de la Nativité, aussi religieusement que joyeusement célébrées dans la partie du *Gai-Savoir* et des *Cigaliers-Félibres*, il y avait réunion chez les Magnan. A un moment, ce soir-là, la maîtresse du logis, qui avait transformé son salon en un véritable sanctuaire de l'Art, pria, avec sa grâce accoutumée l'humble poète Placide Coppeau, qui était l'un de ses invités, de vouloir bien lui composer quelques strophes à l'occasion de la solennité prochaine...

—Mme Laurey, lui dit-elle, se fera un plaisir de les envoyer à son excellent professeur, qui se décidera peut-être à les mettre en musique...

Comment résister à un pareil désir ? Dès le lendemain, les strophes qui allaient bientôt devenir célèbres, furent écrites : Placide Coppeau les composa d'inspirations subites, et en voiture, assure-t-on. Il ne se doutait guère, alors, du destin glorieux réservé à son œuvre. Et ce fut avec une simplicité charmante qu'il lut ses vers à quelques amis. Puis aussitôt mise sous pli, la pièce partit pour la Capitale, à l'adresse du compositeur, que la partition du *Chalet* avait déjà rendu célèbre. Et les voûtes d'une église parisienne retentirent de ce chant superbe dont Lamartine, devenu plus tard l'ami du poète, put dire : " Ce cri de l'âme est la *Marseillaise* religieuse ! "

ANT. CHANSROUX.